

La seconde conversion à Dieu, selon S. Marc

“A vous le mystère du Règne de Dieu a été donné ;
mais à ceux-là qui sont dehors tout arrive en paraboles...” (Mc 4,11)

Heureux hommes qui voient si bellement confirmé leur statut de disciples ! On se souvient de leur conversion, de leur réponse aussi rapide que radicale à l'appel (1,16-20), et on se réjouit de pouvoir un peu s'identifier à eux, qui suivent Jésus. Pourtant juste après, on lit l'étonnement de Jésus devant ces disciples qui ne comprennent pas les paraboles et n'ont pas encore de foi (4,13.40). On penserait volontiers qu'il faut encore cheminer, éduquer la foi, pour eux comme pour nous ; mais quelle foi ? Arrivé à mi-parcours du livre de Mc, Jésus les décrira avec les mots qui décrivaient justement *ceux-là qui sont dehors* : ils ne voient pas, n'entendent pas et ne comprennent pas (8,17-18 ; 4,12). Le thème de l'incompréhension des disciples est travaillé de façon remarquable chez Mc. Même après le beau “*Tu es le Messie*” de Pierre, qui a mis huit chapitres à venir, rien n'est joué ! Ce thème met le lecteur en chemin de conversion. Non pas la première, celle de l'adhésion à la personne de Jésus comme Messie, mais une autre qui ne peut venir qu'après celle-là : adhésion à quel Messie ? et à quel Dieu ? Une seconde conversion dont le scénario de Mc¹ suggère qu'elle est difficile. Puisque la narration de Mc s'adresse à un lecteur déjà converti, des lecteurs chrétiens comme nous, il convient de faire résonner son appel à la conversion jusque dans notre propre expérience spirituelle.

Quelle conversion ?

“Jésus disait : Le temps est accompli, et le Règne de Dieu s'est approché : convertissez-vous et croyez à l'Évangile.” (1,15) Dans les Évangiles les appels à la conversion utilisent le verbe *metanoëô* et le nom *metanoia*. Mots de la même famille que comprendre, se représenter, réfléchir (*noëô*) et pensée, intelligence, esprit comme faculté intellectuelle (*noos*). La conversion—*metanoia* évoque donc un changement d'idée, de façon de penser, de concevoir les choses. La traduction trop fréquente “se repentir” évoque plutôt pour nous un changement de conduite, le regret d'avoir agi de façon fautive.² On s'aligne alors sur le thème de l'appel au repentir chez les prophètes : Israël doit quitter la voie du péché, revenir sur le chemin de Dieu, se retourner pour ajuster sa conduite à l'Alliance. Or la traduction grecque des Septantes³ utilise le verbe *epistrephô* pour traduire ce retournement ou repentir exprimé par le verbe hébreu *shoûv*. Elle réserve le grec *metanoëô*, peu fréquent, pour traduire presque toujours l'hébreu *naham* qui signifie en ces cas changer de projet ou d'idée. Dieu est souvent le sujet de ce verbe, comme en Jr 18,8 : *si cette nation, contre laquelle j'ai*

1- L'emploi de “Mc” plutôt que “Marc” veut refléter l'orientation de la présente lecture vers le livre pris comme un tout, son organisation interne, sa construction narrative.

2- On reconnaît ici l'influence d'une certaine façon de comprendre la Vulgate. S. Jérôme a traduit ici l'impératif *metanoiete* par *paenitemini*, que l'on a compris comme “faites pénitence”. Mais selon B. LAFRENIÈRE, un grammairien du 2^e s. précise que ce verbe latin *paenitere* a effectivement le même sens que le *metanoëô* grec. (*Traduction interlinéaire de l'Évangile selon saint Marc*, Fides, 1996, p.17 note b.)

3- Traduction de l'Ancien Testament utilisée par les premiers chrétiens de langue grecque.

parlé, se convertit (shoûv / epistrephô) de sa méchanceté, alors je me repens (naham / metanoê) du mal que j'avais résolu de lui infliger. Cette traduction reflète d'ailleurs le problème : au sens courant nous dirions plutôt que les gens se repentent de leurs fautes, i.e. reviennent vers Dieu, et donc Dieu change d'idée, de projet, de disposition intérieure. C'est ainsi que Mc semble comprendre ce verbe "revenir – se repentir" en citant Isaïe 6,9-10, son seul passage qui utilise *epistrephô* au sens spirituel (4,12).⁴ Par ailleurs, il n'utilise que deux fois le verbe *metanoê*, en 1,15 et 6,12 pour résumer la mission de Jésus et des apôtres, et une fois le nom *metanoia* en 1,4.

En 1,15 Jésus proclame la conversion à une Bonne Nouvelle ; il proclame une nouveauté à accueillir et à comprendre. Jean le Baptiste la proclamait dès le début (1,4). Même si la tradition associe son baptême de conversion—*metanoia* au pardon des péchés, Mc n'offre aucune prédication de Jean concernant la conduite et l'éthique, contrairement à Mt et Lc. Tout ce que dit Jean oriente le lecteur sur la nouveauté de "celui qui vient". Voir cette nouveauté, y réfléchir et la laisser modifier nos représentations. Mc appelle à ce que nous nommerions aujourd'hui une conversion de l'intelligence, ou encore un changement de paradigme. Le vocabulaire de la compréhension et de l'intelligence reviendra d'ailleurs souvent, spécifiquement à propos des disciples (4,11.13 ; 7,18 ; 8,17-21 ; 9,32). Comme si leur première adhésion n'était que le point de départ vers une seconde *metanoia*, ou conversion, d'ordre plus spirituel et intellectuel, au sens de l'intelligence de la foi, un changement d'univers mental, qu'ils devront un jour eux-mêmes proclamer (6,12 ; 13,10).

Dans l'Évangile de Mc les résistances des disciples mettent le lecteur sur la voie de la dérangement nouveauté qui réclame une conversion : la kénose⁵ du Messie, son refus de la puissance. Dès que Pierre, en chemin vers Césarée, reconnaît Jésus comme Messie, il entre en tentation de puissance et aussitôt il tente Jésus. Son refus de la passion est dit satanique (8,27-33). La nouveauté difficile à accueillir concerne ici l'idée que l'on a de Jésus comme envoyé spécial de Dieu. Comme Messie—Roi pour les Juifs de son temps, mais surtout comme Christ et Fils de Dieu pour les lecteurs de Mc, d'hier et d'aujourd'hui. Si cet Évangile fut largement sous-utilisé pendant des siècles, c'est peut-être dû à la vigueur et la rigueur avec lesquelles il met en récit la christologie évoquée dans l'ancien hymne que Paul cite : *Lui étant dans la forme de Dieu, n'a pas considéré comme une proie d'être en égalité avec Dieu, mais il s'est dépouillé (kenoê) lui-même* (Ph 2,6).

Cet hymne dit aussi une théologie, ce qu'on a tendance à oublier. C'est la kénose de Dieu que Jésus révèle, dès que l'on résiste à la tentation de considérer son abaissement seulement comme un passage obligé et temporaire. La résurrection n'est pas la fin de cette kénose,

4- Is 6,10 utilise l'hébreu : *shoûv*. Comme le grec *epistrephô*, il signifie au sens physique revenir, retourner, par exemple à un lieu, d'où son emploi métaphorique pour "revenir à Dieu" en se détournant du péché. Contrairement à Mt et Lc, Mc n'utilise pas le verbe *metanoê* en contexte clair de repentir. P. LAMARCHE va dans le même sens dans *Évangile de Marc* (Études Bibliques, Nouvelle Série 33), Gabalda, 1996, p. 42-43 et 63. (Références ajoutées : J.M. BABUT recense les 18 textes de LXX avec *metanoê*, dont 1 seul ne traduit pas *naham*, et conclut qu'il vaut mieux le traduire par 'changer de mentalité' ; dans *Pour lire Marc, Mots et thèmes*, Cerf, 2004, p. 57-63. De même C. Focant : "L'idée principale de la *metanoia* est celle du retournement d'esprit, du changement d'avis." *L'évangile selon Marc*, Cerf, 2004, p. 64)

5- Du verbe grec *kenoê*, 'se vider, se dépouiller', utilisé en Ph 2,7 à propos de la condition divine.

mais la confirmation par Dieu de la théologie que Jésus incarne à même ses choix et sa vie : l'abaissement de Dieu par amour gracieux et respect de la liberté humaine. La *metanoia* que Mc propose aux disciples convertis concerne donc l'image que l'on se fait de Dieu dans sa relation avec nous. Mc précise : les idées de Pierre ne sont pas celles de Dieu. Précision pour les lecteurs, bien sûr, représentés par cette foule sortie de nulle part sur la route de Césarée, que Jésus appelle et instruit (8,34). Foule de convertis désireux de le suivre, mais dont les idées spontanées sur Dieu sont encore à convertir. Il faudra attendre – et entendre – la déclaration du centurion : paradoxalement, l'impuissance de Jésus mort en croix est la parabole vivante de Dieu (15,39).

Les miracles du Messie

Les nombreux récits de miracles dans Mc sont un lieu privilégié pour nourrir notre image de puissance de Jésus. Pourtant, sans attendre la passion, le narrateur sème partout des indices de la kénose du Messie, de son refus de la puissance et de son consentement profond aux limites inhérentes à la condition humaine. Quand on “lit” Jésus comme Fils de Dieu, on ne remarque pas ces petits détails incongrus, que l'exégèse attribue souvent au style coloré de Mc ou à un problème de sources. Le survol qui suit propose d'orienter la lecture autrement : un repérage cumulatif de plusieurs signes de piste qui jalonnent la première moitié du livre, esquissant une certaine figure du Messie inscrite par Mc au coeur de sa dramatique théologique ⁶. Ces indices sont de divers ordres : émotions de Jésus, obstacles à ses projets, réactions des gens et quelques notes discordantes dans le succès des miracles.

Mc fait démarrer l'action de Jésus avec puissance : un possédé et une femme fiévreuse promptement guéris, et un résumé de guérisons nombreuses... avec un petit problème deux fois sur trois : il doit faire taire des esprits trop bavards. Déjà le troisième récit de guérison individuelle nuance cette image de force : face au lépreux Jésus est, selon différents manuscrits, irrité ou ému de compassion. Ce dernier verbe–adjectif dérivé du mot grec “entrailles” évoque une forte émotion, très éloignée de l'idéal du sage en monde gréco-romain, le public-lecteur de Mc. Puis sans explication, Jésus rudoie le lépreux et le chasse avec ordre formel de se taire. Le miraculé lui désobéit si bien qu'il ne peut plus aller où il veut ni même s'isoler ⁷. Au chapitre 2, fin de la belle unanimité autour de la renommée glorifiante de Jésus ! Mc aligne cinq récits de controverse. Le pouvoir de guérir des jambes et une main paralysées n'est pas un pouvoir sur les gens et ne suscite pas que de l'admiration. Face à leur liberté, la puissance de Jésus n'est ni toute-puissante ni contraignante. Mc le

6- C. SENFT souligne le travail effectué par Mc sur les récits de miracle reçus de la tradition “qu'il n'adopte pas sans une sérieuse reprise critique”. Plus loin : “les miracles font connaître Jésus, ce qu'il est et ce qu'il apporte. Mais – ici on entre dans la perspective de Marc et de sa christologie – il est tout aussi évident qu'il y a connaissance et connaissance, alors comme aujourd'hui, et que l'évangéliste a des idées à ce sujet.” Dans *L'Évangile selon Marc*, (Essais bibliques 19) Labor et Fides 1991, p.17 et 22.

7- Mc 1,21-45. Mt 8,1-4 coupe la désobéissance et toute la finale du récit. Très souvent la comparaison des récits parallèles de Mt et Mc met en évidence les détails de Mc qui nous intéressent ici, parce que Mt a justement tendance à les couper ou à les modifier. Par exemple là où Jésus guérit *plusieurs* malades en Mc 1,34, il les guérit *tous* en Mt 8,16.

montre bouleversé et en colère devant leur résistance ⁸. La série s'achève sur un complot, déjà ; le lecteur sait qu'il aboutira.

Bien sûr Jésus attire les foules et les malades. Mais Mc présente cette popularité sous les traits du désordre. Les gens le bousculent, le pressent, risquent de l'écraser, se jettent sur lui pour le toucher, l'empêchent de manger. Mt, Lc et Jn ne nous ont pas habitués à cette image d'un Jésus populaire qui ne maîtrise pas la situation ni la foule encombrante. Et la famille s'en mêle pour le ramener à la maison... et à la raison ! *car ils disaient "il a perdu la tête"* ⁹. Une discussion sur la source de son pouvoir guérisseur (Dieu ou Béelzéboul ?) signale la limite des miracles : ils ne suscitent pas vraiment l'adhésion mais doivent être déchiffrés, interprétés par tous ces gens qui en veulent. Ce travail de signification reste en leur pouvoir, Jésus n'y peut rien. Suit le chapitre des paraboles, dont une seule est propre à Mc : justement celle où le semeur n'a aucune prise, ni de fait ni de savoir, sur les résultats de son travail (4,26ss). C'est "d'elle-même" (*automatè*) que la terre produit et donne suite au travail de la semence.

Quand Jésus apaise une tempête, cet acte puissant advient comme une parabole à ses propres disciples, à qui pourtant *il expliquait tout*. Ils manquent de confiance, n'ont pas de foi et n'y comprennent rien (4,34-41). Curieux début de récit, d'ailleurs, vers une étrange tempête qui semble épargner les autres barques. Comme si seuls ceux qu'une première conversion a déjà engagés à la suite de Jésus s'y trouvaient plongés. Ou encore, seuls ceux qui consentent à *l'emmenner avec eux comme il est* (littéralement v.36), sans plus, dans cette traversée dont il a l'initiative ¹⁰. Sur l'autre rive, ce sera la lutte ardue pour libérer le possédé de Gérasa. Dans les exorcismes, savoir le nom de l'adversaire donne prise sur lui. Or Jésus ignore le nom de cet esprit fort qui, lui, connaît le sien. Entre l'ordre d'expulsion et sa réalisation laborieuse, l'autre impose résistance et négociation ¹¹. Résultat d'une guérison si spectaculaire ? on lui suggère poliment d'aller voir ailleurs ! Jésus retraverse le lac et suit Jaïre dont la fille se meurt. La foule le bouscule encore et une femme profite du désordre pour se guérir elle-même sans rien demander. Non seulement ça marche, mais quand Jésus apprend enfin ce qui s'est passé, il accepte ce "self service" et appelle cela de la foi !¹² Apparemment, le fait de ne pas tout contrôler ne le perturbe pas. De pouvoir réveiller l'enfant lui suffit. Ici encore Mc introduit un ordre de silence (5,43) ; on se demande ce que les parents feraient de leur fille publiquement morte. Mc clôturait cette série d'actes puissants

8- Mc 2,1-3,6 ; Mt 12,9-14 omet toute émotion de Jésus.

9- Remarque propre à Mc : 3,21. Les sommaires sur les foules : 3,7-12 ; 6,53-56. Comparer à Mt 12,15s et 14,34-36. Autres mentions de l'encombrement par les gens : 3,9.20 ; 5,24.31 ; 6,31-33.

10- C. SENFT voit dans le v.40 et le thème de l'incompréhension des disciples "une seconde manière de problématiser la tradition des miracles, et par conséquent aussi la christologie enthousiaste dont elle est le support." *op. cit.* p. 24. On peut se demander si la tempête dans Mc ne figure pas la difficile seconde conversion plutôt que, comme dans Mt, les épreuves vécues par l'Église.

11- Mc 5,1-20. L'imparfait du v. 8 "*car il lui disait*" introduit nettement l'aspect de la durée, de l'action continue et répétée ; la parole de Jésus est inscrite dans le délai et l'insistance avant de devenir finalement efficace. Mt 8,22 et Lc 8,29 corrigent par un passé simple.

12- Mc 5,24-34. Quelques commentaires préfèrent qualifier le geste de la femme de 'pensée magique'. Voir ce que Mt 9,20-22 a fait de ce récit !

par la visite sans succès à Nazareth. Les gens sont scandalisés, Jésus ne peut faire aucun miracle et s'étonne de leur non-foi.¹³

Jésus envoie alors les siens en mission dans la fragilité, leur annonçant autant l'échec que le succès. Mc enchaîne avec la mise à mort de Jean, victime impuissante de la bêtise d'Hérode. Peu triomphants, les envoyés de Dieu... Avant le spectaculaire repas offert à des milliers de gens, la foule désordonnée revient s'imposer à Jésus, bloquant son projet de retraite avec les siens. Il change d'idée, de nouveau "pris aux entrailles". Ce récit des pains, comme le second, reprend les mots de la Cène (6,41 ; 8,6s ; 14,22s). La capacité d'offrir du salut en abondance passe par le consentement à la limite fondamentale de la mort. Dans ce contexte qui évoque la passion, perte de tout pouvoir, la marche sur les eaux évoque la résurrection ; mais les disciples, complètement dépassés, n'arrivent pas à produire du sens sur l'action de Jésus (6,45-52)¹⁴. Même pour ceux qui croient, le sens doit venir d'eux et non de lui. Jésus pars vers Tyr ; pour avoir la paix précise Mc. Raté ! Une autre femme têtue s'impose et l'amène à changer d'idée, arrachant pour sa fille – une païenne – un salut qu'il réservait d'abord aux enfants d'Israël. Son pouvoir de guérir est réel : sa parole agit à distance. Mais juste après avec le sourd-bègue, il a besoin des moyens classiques des guérisseurs et il *gémît* d'effort¹⁵. Mc conclut le second don des pains avec une demande étonnante : *fais-nous un signe du ciel*. Jésus *gémît* encore. N'en ont-ils pas vu assez, de ces actes qui nous semblent d'évidence des signes du ciel ? Peut-être pour éviter que les lecteurs n'accusent trop vite ces pharisiens de "mauvaise foi", Mc montre aussitôt avec insistance que des disciples "de bonne foi" ont eux aussi l'esprit bouché (8,14-21). L'évidence et la fascination du merveilleux seraient-elles du levain de pharisien ? La guérison d'un aveugle arrive fort à propos pour les aider à y voir clair (8,22-26). Ce récit de miracle, où Jésus est obligé de s'y reprendre à deux fois, n'est pas retenu par Mt et Lc.

Avec cet aveugle conduit par d'autres à Jésus, Mc conduit le lecteur à la moitié de son livre. Il a regroupé dans ces huit premiers chapitres tous ses récits de guérison sauf deux : l'enfant possédé et l'aveugle Bartimée. Et il a accompagné ces récits de bémols, pourrait-on dire, qui en atténuent la portée glorificatrice trop rapide.

"Dans la tradition, les récits de miracles illustrent et proclament le pouvoir charismatique du Christ, les manifestations étonnantes et fascinantes de la présence du divin. (...) Dans la rédaction de Marc (...) ils ne sont plus porteurs de l'évidence que leur attribue la tradition et de l'image naïve du Christ sauveur qu'elle véhicule.(...) Le statut du miracle et le fonctionnement du récit de miracle sont assimilés par l'évangéliste au statut et au fonctionnement de la parole, qui appelle à un choix existentiel."¹⁶

13- Mc 6,1-6. Mc ajoute que Jésus en guérit quelques-uns. Il ne qualifie pas ces actes de miracles, puisque la non-foi des gens les empêche d'y reconnaître le signe du Règne de Dieu à l'oeuvre en Jésus.

14- Mc précise : *car leur coeur était endurci*. L'expression visera encore les disciples en 8,17 et visait déjà les pharisiens en 3,5, suscitant la déception et la colère de Jésus. Elle n'évoque pas une émotion ou un sentiment négatif, mais bien l'obstruction du discernement, comme par exemple en Jn 12,40 ou 2Co 3,14-16. Car en anthropologie biblique, le coeur est le siège de la pensée, des convictions et des décisions.

15- Mc 7,34. Mt et Lc omettront ce récit. Ce verbe *gémir* (voir Ac 7,34 ; Rm 8,22-26) est trop souvent traduit ici par soupirer.

16- C. SENFT, *op. cit.* p. 28-29.

Des convertis cherchent leur Dieu

La confession de foi de Pierre à Césarée pourrait représenter une seconde étape de conversion (8,27-33). Mc a parsemé son récit d'indices montrant que ça n'était pas facile d'y arriver. Quel sage se laisse envahir par les émotions et bousculer par les foules ? Quel Messie voit ses projets chambardés, ses actes mal interprétés et sa famille le croire fou ? Qu'est-ce que ce Maître dont les disciples ne comprennent rien ? et ce guérisseur aux pouvoirs parfois laborieux ? Quel est ce Fils de Dieu annoncé en 1,1 que finalement personne ne voit, sauf les mauvais esprits ? Pierre y arrive pourtant : *Tu es le Messie !* Et Jésus *le rabroue* aussitôt, l'enjoignant sévèrement de ne parler de lui à personne. Ce même verbe fort *rabrouer* que Mc utilise pour faire taire les esprits mauvais (1,25 ; 3,12 ; 9,25).

Mc enchaîne directement sur la première annonce de la Passion, précisant que Jésus l'enseigne *ouvertement* (on peut traduire aussi 'avec assurance'), comme en opposition au secret imposé après la proclamation messianique. Ce nouvel enseignement, Pierre le refuse tout net, bien campé dans sa nouvelle position de croyant en Jésus Messie : le Messie fort et vainqueur du mal ! Peut-être une certaine vulnérabilité, d'accord, qui autorise l'émotion et la compassion ; ce que nous aimons reconnaître comme "humain" chez lui. Mais surtout pas un Messie fragile, à la merci de ses adversaires et de la bêtise humaine ! pas comme nous ! (mais plutôt, en un espoir secret, nous comme Toi ?). Pierre ressemble ici au Tentateur de Genèse 3 : "tu seras comme un Dieu" ; son refus atteint de plein fouet l'Incarnation. Jésus le qualifie précisément de "Satan", titre et fonction qui nous renvoient au récit de tentation au désert ¹⁷. Jésus s'adresse encore ici à Pierre en le rabrouant. Mc insiste avec ce verbe de menace à ces esprits qui *le connaissent* ! (1,24.34 ; 3,11-12 ; 5,7) Pour les disciples et les croyants, il faut peut-être voir d'où surgit en nous la parole de foi qui donne à Jésus les titres de Seigneur, Christ, Fils de Dieu. Les esprits impurs aussi en ont plein la bouche des *Saint de Dieu* et *Fils du Très-Haut* ! Ces formules de la foi pourraient-elles donc surgir parfois en nous d'un "mauvais esprit" ? Tout dépend du sens que l'on donne à ces titres.

L'humanité de Jésus dans Mc *incarne*, précisément, sa christologie et sa théologie, pour des lecteurs chrétiens qui *connaissent* Jésus et croient déjà que Dieu l'a ressuscité. A quelle dérive sont-ils donc exposés, ces convertis, pour que Mc accumule ainsi des indices sur les dangers d'une telle fascination ? Le virage narratif de 8,27-33 – situé sur le chemin qui mène à Césarée, ainsi nommée en hommage à César empereur – l'illustre : on se trompe en présumant que le Règne de Dieu est puissance. Le nouvel enseignement de Jésus sur lui-même instaure une profonde discontinuité. Il perturbe chez le lecteur l'image de force

17- Mc 1,12-13. Ici aussi Mc diffère notablement de Mt et Lc : son récit ne rapporte aucun triomphe de Jésus sur Satan. Il est construit sans conclusion et tout se passe en même temps : *il était dans le désert, mis à l'épreuve pendant quarante jours, et il était avec les bêtes sauvages et les anges le servaient*. Nous avons là une situation durable dans un temps déterminé, plutôt qu'une série d'actions successives. Situation où, là encore, l'humanité de Jésus ressort : il "tient la position", tout simplement, dans cette tension intérieure inconfortable, qui nous est familière, quelque part entre ange et bête, Dieu et Diable. Non pas "rempli" par l'Esprit comme chez Lc, mais bien "expulsé" là par l'Esprit (même verbe en 1,34.39 ; 3,15.22-23 ; 5,40 ; 6,13 ; 7,26 ; 9,28.38.47 ; 11,15 ; 12,8 ; 16,9). Verbe dont l'insistance porte normalement sur le lieu quitté plutôt que sur le lieu d'arrivée. Jésus est expulsé d'où ? du tête-à-tête intime avec Dieu au baptême. L'Incarnation exige cela : vivre dans cette arène où Dieu nous échappe, mais où nous ne sommes pas seuls et impuissants, même si pas tout-puissants.

associée à son ministère, et donc associée au mode de présence de Dieu dans le monde. La puissance de Dieu manifestée en Jésus ne peut se comprendre que dans des termes opposés à ceux que nous désirons secrètement. Si Jésus succombait à la tentation de Pierre, “le Dieu qu’il révélerait serait le Dieu bon, tout-puissant et miséricordieux des religions, tels que les hommes l’imaginent et le cherchent”¹⁸. Mc propose bien une *metanoia* : une intelligence renouvelée du Dieu qui se révèle, en Jésus, vulnérable et désarmé.

Il faudra tout le poids de Dieu, à la transfiguration, pour appeler à entrer en re-conversion. Ce nouvel enseignement de Jésus sur lui-même, “écoutez-le !” dit la voix ; c’est celui du Fils en qui Dieu se reconnaît¹⁹. Pierre ne sait que dire tant son désir est grand de rester sur cette bonne montagne de gloire, si bien accordée à notre image d’un “vrai” Fils de Dieu. Nous ferons peut-être un peu trop droit à ce désir, après la résurrection ! Il nous faut paraître-il redescendre... et plus bas encore ! Jésus insiste : il sera méprisé et les autres lui feront comme à Élie, cette glorieuse figure représentée par Jean le Baptiste, tout ce qu’ils voudront. Quand cette agonie arrivera, les disciples ne sauront toujours pas quoi dire, comme ici, devant cette révélation d’un Dieu dont la vraie puissance est la capacité de résister à nos fantasmes de toute-puissance (9,6 ; 14,40). Ce Dieu-là reste le même... même après Pâques.

Des lecteurs mis en route

La question de l’identité de Jésus a été posée aux disciples en chemin vers Césarée (8,27). Placés sur le chemin qui mène maintenant à Jérusalem, la suite des chapitres 9 et 10 illustre combien il est difficile pour les disciples de convertir leur recherche de Dieu, sans qu’on puisse pourtant douter de leur bonne volonté. Ce chemin intérieur est laborieux²⁰. Mc réaffirme plusieurs fois le choix de Jésus pour la non-puissance. Or le groupe a des velléités de pouvoir : contrôler les non-membres qui guérissent au nom de Jésus, et contrôler ceux qui s’approchent de lui sans les ‘qualifications’ requises, les enfants (9,30-40 ; 10,13-16). Comme en 8,33 Jésus *rabroue* ses disciples. Un peu avant, alors qu’ils discutaient pour savoir qui d’entre eux était le plus grand – juste après la 2^e annonce de la passion ! – il leur désignait justement un enfant sans pouvoir comme lieu privilégié d’identité pour lui ET pour Dieu même. Mais le chemin choisi par Jésus les dérouta et leur fait peur (10,32). Et encore après une annonce de la passion, Mc nous les montre préoccupés de partager la gloire et la puissance de Jésus. On devine mieux ici l’espoir secret : non pas toi comme nous, mais nous comme Toi ! Réponse de Jésus : vous ne connaissez pas ce que vous demandez (10,32-45). On reste bien là dans le registre de la pensée, des manières de comprendre le Messie et le Dieu qu’il révèle. Jésus a beau leur expliquer patiemment la voie du service, ils n’ont pas “d’oreilles pour entendre”...(4,9 ; 8,18). Non pas mauvaise volonté, mais parce que la

18- P. LAMARCHE, *op. cit.* p. 24. Aussi p. 197 : “Si Jésus s’était manifesté avec la puissance propre à la divinité, s’il avait cherché à imposer aux hommes la volonté de Dieu, son action aurait plu aux esprits « religieux », mais elle n’aurait rien révélé de la nouveauté de Dieu.” Ce thème de la révélation déroutante de la kénose de Dieu est une clé majeure de son très beau commentaire exégétique sur l’évangile de Marc. Voir aussi D.A. LEE-POLLARD, “Powerlessness as Power : a Key in the Gospel of Mark”, *Sottish Journal of Theology* 40 p.173-188

19- 9,2-13. En Mc, c’est le seul cas où Dieu se ‘manifeste’ à quelqu’un d’autre que Jésus (1,11). Aucun songe ni ange. Comme s’il fallait un “cas de force majeure”, ce que suggère la lecture proposée ici.

20- Mc accumule dans cette section les mentions du chemin associé à la suivance comme disciple : 8,34 ; 9,33-34 ; 10,17.21.28.32.46.52.

transformation des représentations, qui va jusqu'au changement de paradigme théologique, ne peut être qu'un long travail sur soi-même, un sevrage de l'imaginaire. Ce travail intérieur et spirituel précède, chez Mc, la transformation des attitudes. On ne devient pas serviteur parce que c'est la bonne chose à faire, mais parce que Jésus et Dieu agissent ainsi. En Mc, l'éthique chrétienne s'enracine d'abord dans une théologie chrétienne.

“A vous le mystère du Règne de Dieu a été donné ; mais à ceux-là qui sont dehors tout arrive en paraboles...” (4,11). Point de départ de cet article, cette parole de Jésus instaurait les disciples dans un statut d'initiés, les distinguant de ceux “du dehors”. Le lecteur de l'Évangile pouvait s'identifier à ce statut. Mais on a vu que, des chapitres 4 à 10, le récit de Mc a systématiquement déconstruit le statut d'initié des disciples. À ce point, dans quelle position le lecteur se retrouve-t-il ? Dans les Évangiles, “le lecteur construit par le récit” n'est pas limité à la figure des disciples ; il reçoit des informations supplémentaires²¹. Par exemple, les sourdines apportées à la figure puissante de Jésus guérisseur, que l'on a observées aux chapitres 1 à 8. Le lecteur est informé aussi du diagnostic d'incompréhension que le narrateur porte sur les disciples²². Et en début de livre, Mc lui a rappelé qui est ce Jésus pour lui : *Christ, Fils de Dieu* (1,1). Mais notre savoir sur Jésus, posé au départ comme proclamation et certitude tranquille de la foi, peut être ébranlé par la déconstruction du modèle des disciples auquel le lecteur croyant s'identifie. Cette stratégie narrative invite le lecteur à repenser pour lui-même son savoir sur Jésus, à envisager la possibilité que l'appel à la seconde conversion puisse être pour lui, qui est pourtant l'un de ceux dont on peut dire “ils le connaissent” (cf. 1,24.34.14,71). Il doit refaire le parcours pour son propre compte, aussi bien lorsque Mc lui montre les disciples que lorsqu'ils sont absents du récit.

Mc n'offre au lecteur que deux récits de guérison dans la seconde partie de son livre : l'enfant possédé et l'aveugle Bartimée. Le premier récit met les disciples en scène de façon tout à fait unique dans les récits de miracle : on leur a demandé une guérison, ils n'ont pu l'accomplir, et ils discutent le cas avec Jésus (9,14-29). Ce récit coloré se prête à plusieurs niveaux de lecture. À la lumière du tournant difficile de 8,27-33 et de la transfiguration, auquel Mc le rattache (v.14), on peut tenter une lecture sous l'angle de la conversion des disciples. Un possédé est quelqu'un qui “ne se possède plus”, justement, aliéné de lui-même par une puissance étrangère. Quelle que soit la nature de cette puissance, mauvaise ou “bonne”, elle annule la liberté et la dignité du sujet, conditions essentielles à une réponse d'amour. La révélation d'un Dieu qui renonce à la toute puissance qu'on lui attribue me paraît aller jusque là : un Dieu de grâce, qui refuse de nous déposséder de nous-mêmes et de notre capacité à lui répondre. Le respect de Dieu pour la liberté humaine n'est-il pas le refus de faire de nous des “possédés” ? Ils sont incapables de chasser un esprit aliénant, les

21- Les expressions “statut d'initié” et “lecteur construit par le récit” sont empruntées à l'analyse narrative. Plus précisément ici à D. MARGUERAT, “La construction du lecteur par le texte (Marc et Matthieu)”, dans C. FOCANT éd., *The Synoptic Gospels : Source Criticism and New Literary Criticism*, (BETHL 110) Louvain, 1993, p. 239-262. Sa présentation relie (et relit) de façon très éclairante des thèmes majeurs de Mc : la mobilité physique de Jésus qui, comme la christologie du secret, le fait échapper à “toute déclaration identitaire”, et l'incompréhension des disciples, problématisée dans le chapitre des paraboles (Mc 4). Son analyse permet d'élucider “quel profil de croyant se dessine en creux dans la stratégie narrative” d'un Évangile (p. 244). Elle est complétée par un développement sur l'éthique, fondé sur les milieux historiques de production de Mt et Mc.

22- Signalée en 6,52 ; 9,6 ; 9,10 ; 9,32. L'incompréhension dite par Jésus : 4,13 ; 7,18 ; 8,14-21 ; 8,33.

croyants dont le “je crois” n’intègre pas le renoncement de Dieu à posséder, aliéner et dominer quiconque, croyant ou adversaire. “Les disciples, qui refusent la passion de Jésus, appartiennent à ce peuple « incrédule »” face auquel Jésus s’impatiente (v.19) ²³. Leur seconde *metanoia* reste à faire : le deuil d’une certaine idée et d’un certain désir sur Dieu. Jésus les invite à prier pour “chasser” cette sorte d’esprit. Leur prière reçoit peut-être comme modèle celle du père de l’enfant ? “*Je crois ! aide mon non-croire !*” Ce cri paradoxal appelle à identifier le non-croire enfoui dans la texture même du croire.

Des disciples aveugles

La guérison de Bartimée, second miracle de cette section, est à première vue un récit plus classique (10,46-52). Pourtant ce deuxième aveugle, comparé à celui de Bethesda (8,22-26), donne à voir au lecteur une figure de progression dans la suivance de Jésus, même si les disciples qui incarnent cette suivance sont narrativement absents. Le premier aveugle était amené par d’autres. Mais Bartimée prend l’initiative et réclame deux fois sa guérison à grands cris malgré l’adversité ²⁴. La parole de Jésus et la foi de Bartimée suffisent à lui ouvrir les yeux, alors qu’il a fallu répéter les gestes de guérison à Bethesda. Les disciples apparaissent dans l’ombre de Bartimée : la question de Jésus “*Que veux-tu que je fasse pour toi ?*” leur a été posée en 10,36. Ils demandaient à partager sa gloire. Lui se sait aveugle et demande à voir, enfin !

On note aussi le titre *Fils de David* que Bartimée crie à Jésus, titre messianique qui rappelle la parole de foi de Pierre (8,29). D’ailleurs on associe souvent cette déclaration de Pierre, au nom des disciples, à la guérison en deux temps de l’aveugle de Bethesda. Sa demi-guérison évoquerait la réponse des gens sur l’identité de Jésus (Jean, Élie, un prophète), alors que la restauration complète de sa vue correspondrait à la réponse adéquate de Pierre “*Tu es le Messie*” (8,27-30). Paul Lamarche envisage autrement le parallèle entre le récit de Bethesda et la confession de foi de Pierre. “Comme l’aveugle à moitié guéri, Pierre voit bien quelque chose, mais de manière imparfaite : c’est une demi-confession de foi. En Jésus il reconnaît bien le Christ, mais un Christ qui ne peut pas et ne doit pas aller jusqu’à l’abaissement de la Passion. Il en reste à une idée limitée et incomplète de l’envoyé de Dieu.” ²⁵ Les difficultés des disciples aux chapitres 9 et 10 confirment bien cette lecture : ils cherchent toujours en Jésus la figure d’un Roi-Messie. Sur cette lancée, l’image étrange des gens que l’aveugle à demi-guéri aperçoit comme “des arbres qui marchent” (8,24) me paraît très suggestive. Les

23- P. LAMARCHE, *op. cit.* p. 228-229 ; mais sa lecture s’oriente vers le manque de foi en la résurrection salvifique. Sur l’importance des récits abordés ici : “Les perspectives changent dans la seconde partie qui est entièrement orientée vers la passion. Les guérisons ne sont pas absentes, mais elles sont rares, et leur portée théologique apparaît plus nettement”, p. 229.

24- L’attitude d’abord hostile de la foule reste inexplicée. En fait elle joue le rôle narratif d’obstacle et permet au récit de camper nettement Bartimée dans le statut de sujet autonome et désirant ; ce statut est valorisé aussi par la comparaison avec l’aveugle anonyme et passif de Bethesda. On notera que seuls deux autres récits de guérison mettent en scène une foule-obstacle, quoique sans hostilité : le paralysé de Capharnaüm et la femme hémorragique. Dans les deux cas, l’obstacle sert à mettre en valeur le désir actif du sujet vers Jésus. À chaque fois, la démarche est désignée par le texte comme manifestant la foi. Nous avons là, avec Bartimée, les trois seuls récits où Mc signale directement la foi mise en oeuvre (2,5 ; 5,34 ; 10,52). Elle est l’acte d’une personne campée solidement dans sa liberté de sujet actif.

25- *Op. cit.*, p. 203.

seuls arbres qui marchent dans la Bible se mettent en route en quête d'un roi à "messier" (oindre) pour le placer à leur tête !²⁶ Ainsi Bartimée prend pour le lecteur le relais de Pierre. Figure des disciples en travail de seconde conversion, il est encore aveugle lorsqu'il en appelle au *Fils de David*. Mais sa situation de mendiant l'inscrit dans les conditions de fragilité et de dépossession auxquelles Jésus appelait les disciples, encore aveuglés par la gloire qu'ils associent au Messie. Et l'initiative insistante de Bartimée souligne son désir de changer. Aussi, lorsque Jésus l'appellera, il laissera même le peu qu'il a, son manteau, pour bondir et demander au 'maître' de lui donner la vue.

Il appelle alors Jésus *Rabbouni* : mon maître, i.e celui qui m'enseigne. On souligne moins souvent ce titre, qu'on pense moins élevé que le premier. Mais ce titre²⁷ est certainement plus juste ici : après tout ce chemin d'enseignement intensif de Jésus aux disciples, enseignement qu'ils ne semblent pas recevoir, on comprend qu'il faut dépasser le titre "Fils de David"²⁸ pour se mettre enfin à l'école de Jésus. Une fois guéri, Bartimée *suivait Jésus sur le chemin*. Suivre Jésus, comme un disciple (1,16-20 ; 2,14), justement, sur le chemin au bord duquel jusque-là il restait assis et immobile, sans progresser. Représentant une seconde *metanoia* bien amorcée, parce que désirée, travaillée de l'intérieur et éclairée par Jésus, Bartimée entraîne le lecteur sur ce chemin qui, à la sortie de Jéricho, conduit à Jérusalem et à la passion (10,32-33.46.52 ; 11,1).

Le thème de la difficile conversion des disciples est traité moins directement dans les récits d'affrontement à Jérusalem, de la Cène et de la passion. Le narrateur oriente tout le regard des lecteurs sur Jésus. On nous montre surtout le groupe complètement dépassé par les événements, bien qu'il accompagne Jésus jusqu'à Gethsémani. Pour les disciples tirant l'épée, l'arrestation confirme ce que jusque là ils refusaient de voir : le Messie de Dieu acceptant, non sans angoisse, l'éprouvante dépossession de tous ses moyens (14,33-34). Cette fois c'est bien plus qu'un manteau que les disciples – et lecteurs ? – perdent... Toute illusion arrachée, il ne reste plus qu'à s'enfuir tout nu (14,43-52). D'une certaine façon, Pierre est sincère en niant connaître cet homme ; le Jésus qu'il pensait connaître en l'appelant Messie, il ne le reconnaît pas en ce Jésus-là. Ni, en lui, le visage du Dieu qu'il imagine (14,66-72).

"Vraiment cet homme était fils de Dieu !" (15,39)

Le récit guidera son lecteur à travers les événements de la passion et de la mort, vers l'étonnante déclaration du centurion, proposée comme clef de la confession de foi chrétienne. Ce n'est pas en voyant le Ressuscité que le centurion reconnaît le Fils de Dieu, mais devant Jésus mort ainsi, victime d'une violence que Dieu refuse d'utiliser. Mort exprimant un état d'abandon total, dans un cri de foi vers un Dieu qui reste silencieux : *Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?*

"Faut-il penser que le lecteur de Marc est fait témoin de l'échec des disciples pour mieux être installé dans un statut de certitude théologique ? Nullement. Car le lecteur n'a pas été préparé à ce qu'il lui est donné d'assister. C'est une chose que Jésus meure

26- Dans une parabole racontée en Juges 9,8-15.

27- Une variante de 'Rabbi', titre utilisé seulement par les disciples.

28- Mc montre encore l'ambiguïté de ce titre crié aux portes de Jérusalem dans le récit suivant : *Béni soit le Règne qui vient, de notre père David !* 11,10. Mt et Lc 'corrigeront' en omettant cette phrase.

de mort brutale, livré aux mains des Romains, conformément à ce qui avait été prédit (8,31). C'en est une autre qu'il éprouve en cette mort l'absence de Dieu (15,34) ; l'événement déborde la prédiction (...) Les lecteurs sont devenus, par la vertu du récit, les témoins privilégiés de l'épiphanie du Fils de Dieu ; mais la comprennent-ils ? Ou faut-il répéter à leur propos : « *Ils ne comprenaient pas cette parole et craignaient de l'interroger* » (9,32) ?”²⁹

Le cri de Jésus dit l'absence de toute évidence devant le silence divin, silence qui signe en creux le choix radical de Dieu pour la non puissance. Mc offre au lecteur croyant la parole de foi du centurion comme réponse au cri de Jésus. Trois traits propres à Mc mettent cette proclamation en valeur : c'est la première et la seule parole humaine de tout le livre qui désigne Jésus comme le Fils de Dieu, à la suite du narrateur en 1,1 ; c'est aussi la parole d'un seul homme, ce qui lui donne valeur de prise de position d'un sujet interprétant ce qu'il voit, i.e. la mort de Jésus (chez Mt c'est une parole collective associée à la frayeur devant les événements qui suivent la mort) ; et enfin, ce centurion confirmera lui-même ensuite que Jésus est réellement mort, on peut l'enterrer (15,44-45). Offerte ainsi au lecteur comme parole forte, parce que sans appui et sans cause apparente, cette déclaration de foi accueille, dans la totale impuissance où se trouve Jésus, la révélation du visage de Dieu, évoquée par la déchirure du voile du Temple. Comme si, en Jésus déchiré, était déchirée une certaine image de Dieu, issue de nos fantasmes de toute puissance, incompatible avec la gratuité du salut offert.

“Si le voile du sanctuaire se déchire c'est pour nous permettre de voir dans le Saint des Saints le mystère de Dieu, à savoir l'amour kénotique de Dieu pour les hommes, tel qu'il est révélé par son Fils : «Celui-ci est mon Fils bien aimé. Écoutez-le». A travers le Christ qui s'est laissé faire sans résister ni s'imposer, nous découvrons un Dieu que l'amour kénotique rend faible, sans défense, vulnérable, humble et humilié, bien différent de cette entité impassible à l'amour possessif, que trop souvent nous imaginons.”³⁰

Ce rideau-frontière qui garde le Dieu Très Haut hors d'atteinte des humains, toutes les religions s'empressent de le repriser, tant cette révélation de Dieu est déroutante et insoutenable. Paul parlera à bon droit de la “folie de Dieu” en 1Co 1,17-25 : “*Car ce qui est folie de Dieu est plus sage que les hommes, et ce qui est faiblesse de Dieu est plus fort que les hommes.*” Paul, ce croyant fidèle et zélé, a justement dû traverser cette seconde *metanoia* au Dieu de Jésus, en découvrant que c'est dans la croix du Christ, “*scandale pour les Juifs et folie pour les grecs*”, que Dieu se révèle véritablement³¹.

29- D. MARGUERAT, *op. cit.*, p. 257-258.

30- P. LAMARCHE, *op. cit.* p. 379-380. L'auteur invite aussi, dans ce contexte, à relativiser les lectures sacrificielles de la mort de Jésus, comme des “tentatives toujours renaissantes de ramener cette mort à du déjà connu et d'interpréter Marc selon des catégories anciennes”, propres aux diverses religions.

31- P. LAMARCHE signale certaines affinités entre Paul et l'évangile de Mc. De même D. MARGUERAT : “Paul et Marc sont les seuls à défendre une théologie conséquente de la croix. (...) Il y a dans la théologie de Paul et de Marc cette rigueur extrême : Dieu se donne à connaître dans le visage du Crucifié, et cette révélation bouleversante invalide toute autre connaissance que l'on pouvait avoir de lui. Il s'ensuit que pour eux, la spécificité du christianisme ne réside ni dans l'amour de Dieu, ni dans l'amour du prochain, mais dans la parole de la croix.” Dans *Le Dieu des premiers chrétiens*, (Essais bibliques 16), Labor et Fides, 1990, p. 106.

Bien sûr Mc proclame la résurrection du Fils ! Mais il reste cohérent, n'offrant aucun récit où le lecteur pourrait contempler le Ressuscité en gloire, et oublier au plus vite l'image de Jésus en croix ³². L'annonce de la résurrection et le tombeau vide n'adviennent aux disciples que comme des signes. Signes opaques dont la portée est si profondément troublante qu'en les recevant, les femmes au tombeau sont incapables d'en dire quoi que ce soit. Il leur faudra du temps, du temps intérieur, pour comprendre qu'en ressuscitant '*le crucifié*' (16,6), Dieu confirme ce que Jésus révèle de Lui. Et plus de temps encore pour consentir à entrer dans ce nouveau paradigme théologique.

“On peut se demander si une bonne partie des chrétiens n'ont pas au cours des siècles, plus ou moins consciemment, étouffé cette révélation déraisonnable, si contraire à l'esprit religieux, si dangereuse pour leur propre autorité. N'est-il pas plus sûr d'être les représentants et les envoyés d'une divinité toute-puissante ? (...) En insistant sur l'incompréhension, Marc ne voulait pas critiquer ceux qui ne comprenaient pas, mais seulement souligner la profondeur abyssale du mystère divin. De même pour nous aujourd'hui, en voyant avec quelle difficulté cette révélation a péniblement fait son chemin à travers les siècles, il n'y a aucune raison de se lamenter ou de s'étonner ; il faut seulement admirer ce que la folie de l'amour de Dieu a d'in vraisemblable et d'incompréhensible.” ³³

Le théologien Maurice Zundel lançait le même appel :

“Combien de temps nous faudra-t-il pour nous défaire de cette idole qui est justement la représentation de Dieu sous la forme d'une puissance qui domine et qui peut écraser ? Combien de temps nous faudra-t-il encore pour comprendre que Dieu est désarmé, que n'importe qui peut Le tuer ! Et qu'Il ne cessera jamais pour autant de nous attendre et de nous aimer ! ” ³⁴

Mc met son lecteur croyant en route vers l'aventure spirituelle de la seconde conversion. Au cœur de nos représentations les plus profondes de Dieu, il fait retentir l'appel à se convertir au Dieu déroutant de Jésus. Consentir à cette aventure, c'est quitter les certitudes sur lesquelles nous sommes assis, au bord d'un chemin de Jéricho. C'est abandonner peu à peu les sécurités religieuses dont nous nous enveloppons parfois frileusement comme d'un manteau, pour enfin s'admettre aveugle, manquant et mendiant. La mission des disciples est relayée au lecteur pour qu'il puisse, marchant sur ce chemin et acceptant de ne jamais en posséder la fin, proclamer à son tour la *metanoia* à l'Évangile révélé en Jésus, Christ, Fils de Dieu, qui est Bonne Nouvelle du *mystère du Règne de Dieu qui se fait tout proche* pour nous (1,1 ; 4,11 ; 6,12 ; 13,10 ; 16,15).

32- La finale 16,9-20 est un ajout postérieur à une version originale de Mc. Et même cette récapitulation des expériences d'apparition rapportées dans Lc et Jn évite de présenter un revirement des disciples trop rapide ou facile.

33- P. LAMARCHE, *op. cit.* p. 382-383

34- M. ZUNDEL, *Ton visage, ma lumière - 90 sermons de Maurice Zundel (1960-1975)*, Mame, 2011, p. 132. Plusieurs aperçus de ce livre sont disponibles sur Google Livres :

https://books.google.ca/books?id=Yiv7AAwAAQBAJ&dq=zundel&hl=fr&source=gbs_navlinks_s